Document généré le 4 août 2025 10:41

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

« La vie n'est pas une sinécure » ou ayez pitié du pauvre lecteur!

Donald Alarie, *Les figurants*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1995, 176 p., 16,95 $.

Jean-Pierre Boucher, *La vie n'est pas une sinécure*, Montréal, Boréal, 1995, 174 p., 19,95 $.

Françoise Tremblay, *L'office des ténèbres*, Montréal, VLB éditeur, 1995, 144 p., 16,95 $.

Claudine Potvin

Numéro 79, automne 1995

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38639ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (1995). Compte rendu de [« La vie n'est pas une sinécure » ou ayez pitié du pauvre lecteur! / Donald Alarie, *Les figurants*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1995, 176 p., 16,95 $. / Jean-Pierre Boucher, *La vie n'est pas une sinécure*, Montréal, Boréal, 1995, 174 p., 19,95 $. / Françoise Tremblay, *L'office des ténèbres*, Montréal, VLB éditeur, 1995, 144 p., 16,95 $.] *Lettres québécoises*, (79), 27–28.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Donald Alarie, *Les figurants*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1995, 176 p., 16,95 $.
Jean-Pierre Boucher, *La vie n'est pas une sinécure*, Montréal, Boréal, 1995, 174 p., 19,95 $.
Françoise Tremblay, *L'office des ténèbres*, Montréal, VLB éditeur, 1995, 144 p., 16,95 $.

« La vie n'est pas une sinécure » ou ayez pitié du pauvre lecteur !

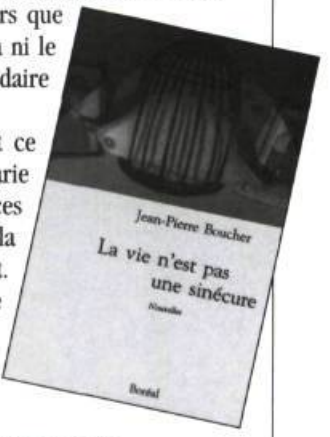
Du fait anodin au mal de vivre, le/la nouvelliste raconte à la fois trop et trop peu.

NOUVELLE
Claudine Potvin

EN PRINCIPE, PERSONNE N'ÉCRIT EXCLUSIVEMENT pour remonter le moral de qui que ce soit ou pour satisfaire une prétendue joie de vivre d'une certaine humanité. Néanmoins, il semble parfois que l'on ne cherche que l'opposé, soit nous faire pleurer sur le malheur humain. Aussi, lorsque trois recueils reprennent la litanie de la douleur de vivre à travers des variations sur le mélodrame de la maladie, du meurtre, de la méchanceté, de la violence, des échecs et des manques de l'existence ou tout simplement de l'ennui mortel, on se demande s'il y va d'un signe des temps, des besoins du marché, du goût du public, d'une question de genre ou d'une certaine limitation des écrivains. Et si, dans certains cas, le texte passe mal le test de la première lecture, on se dit que c'est sans doute une question d'écriture. En effet, seules la technique narrative et une certaine recherche langagière peuvent effacer l'effet de répétition créé par nombre de recueils de nouvelles.

L'écrivain comme figurant

Donald Alarie n'en est pas à ses premières armes : trois romans, deux collections de récits, quatre recueils poétiques. On sent donc chez cet auteur une certaine aisance dans la manière de ramasser l'événement, le fait anodin, le détail susceptible d'intérêt et de curiosité. Les titres des récits contenus dans *Les figurants* situent d'emblée dans leur simplicité, voire dans leur banalité, la narration du côté du quotidien et d'une forme de l'in/signifiant (« À cause de la pluie », « Pierre et Rémi n'iront pas au café aujourd'hui », « J'aime encore le soleil et l'été », « Agnès et moi », « La prochaine fois », « Sur le pas de la porte », « La rue », etc.). Or, ils ne se situent qu'à ce niveau ; à se complaire dans l'ordinaire, le texte finit par manquer d'envergure et gâter le plaisir de la lecture. Ici, ce n'est que dans la dernière nouvelle d'une trentaine de pages (« La visiteuse ») que le texte accroche véritablement. Ce récit s'avère nettement mieux construit que les autres, non seulement à cause de la longueur et de la structure, mais aussi en raison de la dimension plus approfondie du protagoniste et du développement du thème. La description y tient lieu en grande partie d'événement et, dans ce cas, c'est précisément la présence du vide habituel, quotidien, à peine rompu par l'irruption de l'inattendu, qui donne sa mesure et sa force au récit. Une vieille dame pénètre l'univers d'un homme à la position statique d'observateur et volontairement confiné dans une chambre misérable. L'intrusion de cette femme, d'abord perçue par le narrateur sous l'aspect d'un corps grotesque, transforme progressivement sa vision des choses et confère par la suite une sorte d'enflure au récit. D'une part, le pied malade de la femme renvoie à la boursouflure du genou masculin blessé ; de l'autre, les visites de l'intruse incitent le personnage à « noircir du papier » (p. 171) et par extension à inscrire sa démarche au cœur même de son histoire. Ainsi, y lit-on : « Cela donne pour l'instant une suite de quinze textes » (p. 171) dont il précise le contenu, nul autre que celui des *Figurants* . Décrivant ainsi son propre livre, le personnage redouble l'auteur et se donne comme écrivain, quoique simple « figurant » à l'intérieur de son œuvre. Tous ces actants ne constituent d'ailleurs que des participants aléatoires dont on ne retiendra ni le nom ni les traits, encore moins le rôle secondaire qu'ils sont appelés à jouer.



Le sujet n'importe guère, rappelons-le, et c'est ce que la manière de ce dernier conte montre. Alarie recrée certes fort bien ces visages effacés et ces paroles à demi éteintes d'individus perdus dans la foule. Il y parvient peut-être trop bien justement. À la limite, il s'avère difficile pour le lecteur de se sentir touché par des personnages presque absents ou insipides ou par des histoires de simples figurants.

La nécessité de dire autrement

Si le lecteur garde une certaine impression d'incomplétude avec *Les figurants*, le recueil que nous offre Jean-Pierre Boucher tombe nettement dans le prosaïque. Les onze récits de *La vie n'est pas une*

sinécure s'articulent thématiquement autour du motif de la maladie et de la réaction de l'être humain face à l'imprévu qui vient modifier l'existence. D'une réflexion sur la détérioration du secteur de la santé et du marchandage des organes (« Service non compris ») au désir d'échapper à la routine (« Le bacille de K »), des métamorphoses (« La maladie d'un jour ») à la transformation des valeurs (« La brioche »), du constat (« Pierrot et Colombine ») au choix suicidaire (« Trou d'homme »), la dégradation physique et mentale provoque une forme de pathétique qui se veut parfois humoristique, toujours amère. L'auteur assure ainsi une unité de ton à l'ensemble qui pourrait stimuler la lecture si les récits dépassaient la manière presque journalistique et sèche de raconter les faits. S'il témoignait d'un choix textuel voulu, ce qui n'est pas très évident, ce mode narratif augmenterait l'efficacité discursive. Au contraire, c'est une impression d'insatisfaction et d'indifférence qui s'en dégage. Chaque nouvelle semble précisément offrir beaucoup tout en n'allant jamais assez loin dans l'exploration de la situation et du moment. L'espace réduit de la nouvelle exige de son auteur à la fois de limiter les informations et de reproduire une charge émotive perceptible à travers une image, un personnage, une phrase. Ici, Boucher ne nous donne que des faits, une accumulation de détails plus ou moins encadrés, sans revenir sur son sujet, sans saisir vraiment le drame de ses protagonistes, sans chercher par le travail de et sur l'écriture à interpréter l'événement, l'émotion, le sentiment d'inquiétude, d'angoisse ou de fuite face à la mort. La vie n'est pas une sinécure, nous le savons tous et nous le vivons tous quotidiennement à notre manière ; toutefois, au niveau de l'écrit, il ne suffit pas tout simplement de le constater puisque tous les vécus se ressemblent. En somme, s'il est difficile ou impossible d'éviter les clichés, les lieux communs, le tour de force consiste à les « (d)écrire autrement », seule façon de les différencier.

Survivre par le mal

Françoise Tremblay a réuni dans son premier recueil dix-sept nouvelles également liées par un choix thématique, celui des ténèbres qui logent au cœur de tout individu. Contrairement à Boucher, elle offre des personnages pleins aux dimensions riches et multiples, établissant de la sorte une forme de dialogue d'une nouvelle à l'autre.

Françoise Tremblay

Ce qui frappe chez cette jeune écrivaine, c'est la force et la qualité presque visuelle de son écriture. Pas étonnant que *L'office des ténèbres* ait remporté le prix Jacques-Poirier décerné au Salon du livre de l'Outaouais. Lors de l'attribution du prix, la lauréate déclarait qu'elle avait conçu son recueil comme « un laboratoire d'émotions » où il s'agissait de provoquer des « courts-circuits ». Le parti pris de Tremblay est clair. C'est, ajoutait-elle, « à partir de ces états de déséquilibre intérieur que se révèle la fragilité de l'être humain », d'où le besoin pour l'auteure de donner la parole aux méchants, aux vicieux, aux violents, aux diaboliques. Rares sont les textes qui mettent en scène la morbidité même sans accuser ni dénigrer la voix qui la porte, sans condamner le/la coupable. Dans ces histoires parfois cyniques de viols (« L'initiation », « L'heure du thé »), de crimes (« La femme », « L'autre »), de jalousies obsessionnelles (« L'autre », « L'office des ténèbres », « Thème et variations »), de jeux cruels (« Ave Maria »), de violences, de sadomasochisme (« Absence »), de répression (« L'intraitable »), d'infanticide (« L'instruction »), de harcèlement (« La mer, bientôt »), de destructions (« Dérive ») et de suicides (« La fuite ») que les lecteurs sont invités à visionner dans la tranquillité et la douceur de leur salon, le désir de la mort de l'autre se profile comme l'éclatement d'un fantasme longtemps refoulé ou l'émergence d'un geste spontané. La psychose qui habite ces êtres dévorés, séduisants, apparemment sûrs d'eux-mêmes, étrangement normaux, nous rappelle la part de souffrance et la puissance du mal présents en chacun de nous, ce que l'alternance entre les points de vue masculin et féminin renforce également.

Pourtant, ici aussi, il y en a presque trop. Pour centrer le récit sur le moi et sur l'acte d'énonciation, il n'était pas nécessaire de déboucher sur l'excès, non pas verbal mais situationnel. L'auteure donne l'impression d'avoir voulu répertorier toutes les manifestations perverses possibles ; ce surplus inutile finit par accuser l'inégalité des récits et diminuer en partie l'effet de certaines narrations qui échappent à ce registre. Je songe en particulier à « La prise » où la sobriété et la lente progression d'un récit d'une grande intensité, associées à l'ambivalence du protagoniste fondu dans la collectivité et la neutralité des pronoms « on » et « nous » et à l'usage de la répétition (rhétorique, syntaxique, gestuelle), rendent le lecteur complice de ce désir d'en finir une fois pour toutes avec la mort, en l'occurrence celle de la mère. Le recueil au complet appelle une lecture psychanalytique centrée sur le rapport à l'autre et au moi, sur l'instinct de destruction et sur ce que Freud nommait le « malaise de la civilisation ». Bref, un livre débordant qui s'éparpille un peu trop mais une auteure qui promet si l'on tient compte de sa représentation des « anges exterminateurs » et de sa capacité de provoquer une lecture troublante.

LE LOUP DE GOUTTIÈRE

SOUS FORME DE COURTS RÉCITS, UN VOYAGE AU PAYS DES OBJETS ET DU TEMPS QUI PASSE.

QUOI ? LES OBJETS DU PASSÉ

René Jacob
Œuvres Susan G. Scott
15,00 $

LA BOÎTE AVEC LE CARRÉ PARFAIT

René Jacob
Œuvres Susan G. Scott
15,00 $

POÉSIE

SANS DOUTE TU ES L'AUBE

Michel Boutet
Œuvres Francine Vernac
15,00 $

LETTRES À LA MORT LES NUITS DU CŒUR

Gabriel Lalonde
Œuvres Gabriel Lalonde et Francine Vernac
15,00 $

347 • SAINT-PAUL • QUÉBEC • TÉL.: (418) 694-2224 • TÉLÉC.: (418) 694-2225